

Chères sœurs et frères en Christ,

Dans le texte qui nous intéresse aujourd'hui, l'évangéliste Luc nous décrit une période fantasmée et utopique, celle de la toute première communauté chrétienne. Le récit des Actes des Apôtres intervient immédiatement après la Pentecôte, ce déversement de l'Esprit de Dieu sur les disciples de Jésus, qui a entraîné une effusion spirituelle jusqu'à nos jours, puisque nous en sommes encore les héritiers.

Notre texte raconte en particulier comment les premiers chrétiens et les nouveaux convertis pratiquaient une solidarité matérielle exemplaire et concrète tout en célébrant ensemble le nom du Seigneur et en cherchant à écouter l'enseignement des Apôtres. C'est la fameuse communauté des biens des premiers chrétiens qui est racontée ici et, avec un peu plus de détails, deux chapitres plus tard dans les Actes des Apôtres.

Influence

Depuis des siècles, ce passage des Actes des Apôtres exerce une influence tout à fait remarquable. Il ne s'agit pas seulement d'un récit des débuts de l'Église : il est devenu, au fil de l'histoire, à la fois un modèle lumineux et un correctif exigeant face aux inégalités visibles et douloureuses qui traversent la communauté humaine. À chaque époque où l'injustice s'est fait sentir avec acuité, ce texte a ressurgi comme une interpellation, presque comme une question adressée aux consciences : «Et vous, comment vivez-vous ensemble ?»

Déjà dans l'Antiquité, au temps des Pères de l'Église, ces versets ont inspiré des formes de vie radicales. Des courants monastiques ont vu le jour, choisissant de mettre en pratique le partage des biens, refusant la propriété individuelle pour chercher une vie plus conforme à l'Évangile. Ils ne lisaient pas ce texte comme une simple description, mais comme un appel concret à transformer leur manière de vivre.

Au Moyen Âge, lors de l'apparition des ordres mendiants, ce même idéal refait surface. Dans une société marquée par de fortes inégalités, des hommes et des femmes ont voulu revenir à une simplicité évangélique, à une fraternité réelle, où nul ne manque du nécessaire et où tous sont égaux. Là encore, Actes 2 sert de boussole, rappelant que la foi ne peut être dissociée d'une solidarité tangible.

Plus tard, au temps de la Réformation, certains réformateurs dits radicaux se sont emparés de ce texte avec une intensité particulière. Parmi eux, Thomas Müntzer y a vu le fondement d'une contestation des privilèges seigneuriaux. Pour lui, la communauté des croyants décrite dans les Actes justifiait une transformation profonde

de l'ordre social, allant jusqu'à défendre une redistribution des biens, y compris par les armes. Le texte devenait alors non seulement spirituel, mais aussi explosif sur le plan politique.

Plus récemment encore, des penseurs marxistes se sont penchés sur ce passage. Certes, ils déclaraient que l'esprit global de la Bible ne correspond pas à leur vision du monde. Mais ils concédaient que certains textes, comme celui-ci, portent en eux une critique implicite de l'accumulation et une aspiration à une forme de mise en commun des ressources, et étaient, à ce titre, «favorables au communisme».

Mais il y a aussi eu, presque depuis le début de l'Église, des voix qui cherchaient à atténuer ce texte explosif. Depuis les deux derniers siècles en particulier, plusieurs lectures critiques ont cherché à minimiser la portée du récit de la communauté des biens en Actes 2. Certains exégètes soutiennent que ce partage radical relevait d'un contexte historique unique : celui des premiers chrétiens convaincus du retour imminent du Christ, ce qui en ferait une pratique circonstancielle et non un modèle durable. D'autres vont plus loin en affirmant que ce passage ne reposerait sur aucun fondement historique solide, mais qu'il serait avant tout une construction théologique élaborée par l'évangéliste pour illustrer un idéal de vie communautaire et de solidarité. (Hans Conzelmann)

La communauté des biens de l'Église primitive a servi, tout au long de l'histoire du christianisme, de modèle aux minorités chrétiennes qui s'efforcent de vivre selon ce principe et se démarquent ainsi des grandes Églises.

Enjeux

Dans ce passage, l'évangéliste ne se contente pas de décrire une belle harmonie communautaire : il tisse volontairement un lien indissociable entre le baptême, la foi en la résurrection et les actes concrets qui en découlent. Ceux qui accueillent la Parole sont baptisés ; ceux qui sont baptisés entrent dans une vie nouvelle ; et cette vie nouvelle se manifeste immédiatement dans une solidarité réelle, visible, presque dérangeante par sa radicalité.

Croire en la résurrection, ici, ce n'est pas simplement adhérer à une vérité spirituelle ou espérer une vie après la mort. C'est reconnaître que Dieu a déjà inauguré un monde nouveau – et que ce monde nouveau commence dès maintenant, dans la manière dont les croyants vivent ensemble. Voilà pourquoi ils partagent leurs biens, pourquoi ils veillent les uns sur les autres, pourquoi ils portent une attention particulière à ceux qui ont le moins, voire rien du tout. La foi devient une attitude de vie.

Il y a donc une cohérence forte : le baptême n'est pas un rite isolé, la foi n'est pas une conviction intime, et



la vie communautaire n'est pas une option. Tout est lié. On ne peut pas proclamer que le Christ est ressuscité et continuer à vivre comme si l'injustice, l'indifférence ou l'accaparement étaient des évidences acceptables. La résurrection vient bousculer nos priorités, nos sécurités, nos habitudes.

Et ce lien entre foi et action n'a rien perdu de sa pertinence aujourd'hui. Il reste même profondément dérangeant. Car il nous empêche de nous réfugier dans une foi purement déclarative, dans des paroles pieuses qui ne coûteraient rien. Il nous rappelle que la vérité de notre foi se mesure aussi – et peut-être surtout – à la manière dont nous traitons les plus fragiles, ceux qui sont en manque, ceux que l'on ne voit pas.

Je ne m'attarderai même pas sur les contradictions flagrantes que l'on peut observer, ici ou là, par ex. chez certains dirigeants américains, lorsqu'ils invoquent la Bible et la foi avec insistance, tout en menant des politiques marquées par la brutalité, l'égoïsme, le cynisme ou le mensonge. Le contraste parle de lui-même. Et il nous met en garde : on peut parler de Dieu sans vivre de Dieu.

Car, oui, le christianisme, si on le prend au sérieux, appelle à des actes. Mais pas à n'importe quels actes. Il appelle à des gestes qui relèvent, qui restaurent, qui partagent, qui réconcilient. Il appelle à une solidarité qui ne soit pas de façade, mais qui engage réellement, concrètement, matériellement. Il appelle à une fidélité qui se voit.

Et j'aimerais ajouter ceci : si nous prenons au sérieux cette injonction si forte de l'évangéliste – ne jamais séparer la foi des actes, les paroles des gestes – alors ce tableau, certes idéalisé, de la première communauté chrétienne devient aussi pour nous un appel à la lucidité, et même à une certaine critique sociale.

Il ne s'agit pas de transformer l'Évangile en programme politique, ni de faire de chacun de nous des

partisans d'un système particulier. Mais il est tout aussi impossible d'édulcorer la portée de ce texte. Car, comme tant d'autres passages bibliques – pensons aux grandes voix des prophètes – il porte en lui une exigence de vigilance et de dénonciation.

Dénoncer quoi ? Tout ce qui contredit l'idéal que Luc nous présente : les injustices qui broient, les inégalités criantes qui s'installent, l'indifférence qui s'habitue à la misère, le manque d'attention envers les plus fragiles, l'absence de cœur face à ceux qui n'ont ni les mêmes ressources ni les mêmes privilèges que nous. Tout cela ne peut pas être regardé avec neutralité par celles et ceux qui se réclament du Christ.

Car l'idéal de la communauté des biens dans l'Église primitive nous parle avec une étonnante clarté : ces réalités humaines qui défigurent et avilissent ne font pas partie du projet que Dieu a préparé pour l'humanité. Elles ne sont pas une fatalité. Elles ne sont pas l'horizon ultime de notre monde. Elles sont, au contraire, des réalités provisoires, appelées à être dépassées.

Et c'est là que ce texte devient exigeant pour nous. Il ne nous demande pas de tout résoudre, ni de bâtir à nous seuls un monde parfait. Mais il nous appelle à ne pas nous résigner. À agir, là où nous sommes, avec les moyens qui sont les nôtres. À refuser, concrètement, ce qui abîme l'autre. À faire exister, même modestement, des signes de ce Royaume où chacun a sa place.

Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de croire en la résurrection – il s'agit de vivre en ressuscités. Car, au fond, être chrétien, c'est aussi cela : croire que le monde peut être autrement – et commencer, dès aujourd'hui, à vivre comme si c'était déjà vrai.

Amen.

*Paul Schalck, dimanche 12 avril 2026,
Leonhardskirche / Église St-Léonard, Basel*

